

L'air du large avec le lac Majeur – à Baveno -

Pour une fois ne passe pas tout droit, sur cette autoroute d'où tu n'aperçois le grand lac qu'entre les éléments métalliques de la barrière. Et puis encore, d'ordinaire les collines le cachent tout entier et que pourtant tu sais là, de l'autre côté, dans son immensité et dans sa splendeur. Vas à lui, restes sur ses rives et regardes-le encore une fois. Comme autrefois.

Alors tu étais là-bas, en son extrémité. C'était Ascona. Tu y noyais dans les dimanches de libre ton ennui, ta peine, ton mal être. Tu pensais que n'importe lequel de ces gens que tu rencontrais, était plus heureux que toi qui étouffais sous l'uniforme. Tu allais ainsi, malheureux, ennuyé, soucieux déjà de l'arrivée de la cohorte des autres qui rentreraient en cette fin de journée pour t'imposer leur lourde présence. Tu n'avais ici aucun ami.

Mais au moins, seul, tu étais toi-même. Tu t'étais retrouvé. Tu revivais un peu, et même si le boulanger du coin, à ce que tu pensais, était d'une condition supérieure, infiniment, à la tienne, si le batelier était un type parfaitement à l'aise, si le simple garçon dans l'un de ces bistrots du bord du lac, avait une profession bénie en comparaison de ton état qui était d'obéir, d'être prisonnier, comme derrière des barreaux, qui sont ceux de l'obéissance absolue, de la nécessité de rester là sans t'enfuir à travers les collines afin que l'on ne te retrouve pas, jamais. Des fois tu pensais que si tu avais été mort, c'aurait été préférable. Tout en fait était supérieur à ce temps que tu vivais, lourd, collant, insupportable, et surtout d'une longueur infinie. T'en arrivais à compter non seulement les jours, pour passer le temps, mais les heures, mais les minutes. Voire même parfois les secondes. De petits calculs que tu reprenais sans cesse, qui étaient devenus comme une obsession, majeure. La poisse du temps, l'horreur de celui-ci quand il ne s'écoule pas, quand tu sais qu'il sera fait d'une vie que tu n'as pas voulue, qui t'es imposée, et de laquelle, surtout, tu ne peux pas t'échapper.

Seule ressource, les dimanches, aller là-bas à Locarno, plus encore ici, petite cité qui est plus intime. Le Tessin, qui t'avait tant fait rêver autrefois, alors que maintenant il était là, sous tes pieds, et que le temps que tu y passerais comblerait tes vœux les plus chers bien au-delà de ce que tu avais espéré !

Ascona. Tu compris que la petite cité, était fabuleuse quand tu allais sur les rives du grand lac pour le contempler dans son immensité, l'horizon était là-bas qui devenais l'Italie que tu ne connaissais pas, elle et l'immensité de ses richesses artistiques, elle et sa gastronomie exemplaire, un pays qui pourrait être ton pays, Oui, fabuleuse, qui remplissait les pages des calendriers. Et pourtant, sitôt que tu allais dans l'intérieur de cet ancien village de pêcheurs, à n'en pas douter, par ces petites rues, c'était en somme tout ce qu'il y a de plus quelconque. Le delta de la Maggia, pour l'essentiel, étant bigrement ordinaire. Ce ne sont que ses franges qui puissent faire rêver. Le reste, ce sont de vastes terres apparues à distance sans trop d'affectation, plaine alluvionnaire pleine de

cailloux, d'arbres, de buissons et que traverse le fleuve, la Maggia, qu'avait alimenté quelque part plus haut, près de la caserne, en des zones sablonneuse sans valeur où tu allais un jour sur deux, la Melezza.

Alors voilà, tu y étais, en ton Tessin, autrefois pays de rêve, avec son lac et ses palmiers. Aujourd'hui nostalgique au cœur des dimanches après-midi où tu es seul, sans possibilité de rencontres quelconques. Que peux-tu faire dans ton uniforme mal coupé, avec ta grosse ceinture, avec tes poches en lesquelles tu mets les mains, désœuvré, douloureux, pitoyable personnage qui regarde avec une envie folle cet autre monde, mais à des années lumières, qui n'est pas celui de l'armée, omniprésente, définitive à jamais.

Voilà ce qui était là-bas. Tu aurais pu t'y rendre avec l'un de ces bateaux qui sillonnaient déjà le lac. Il t'aurait fallu peut-être une heure, voire plus, tant le lac est long, large beaucoup moins, encore que tu ne souhaiterais nullement le traverser à la nage. Tu n'aurais pas fait cent mètres d'ailleurs que tu serais au fond de l'eau et que tu n'aurais désormais plus rien à dire. Jamais. Bon débarras, penseraient certain. Il commence à nous faire chier, celui-là, avec ses histoires, ses réminiscences désœuvrées et toujours les mêmes.

On était cinquante ans plus tard, pas loin. On était mille fois mieux. On était accompagné. On était deux, le reste de la famille ayant choisi ses propres voies. On était tranquille, apaisé. Cette vie ancienne n'était plus qu'un vague souvenir. Qui prenait pourtant une force insoupçonnée quand il suffisait d'y repenser. Des rages anciennes te revenaient encore pour te donner un sale goût dans la bouche. Non, dans le fond, rien n'était oublié. Pas une virgule de ce temps-là. Tout était simplement caché sous quelques feuilles mortes mais prêt à renaître et à te bondir à la figure, où à te nouer les tripes comme autrefois. L'homme n'oublie rien. Illusion de pouvoir se débarrasser d'un passé, si loin celui-ci puisse-t-il être. Il faut l'assumer, simplement.

On était là. On s'était promené sur le quai. Il était neuf heures. Grand soleil, mais température encore un peu fraîche, très agréable. On croisait d'autres promeneurs désœuvrés entamant leur dimanche au bord du grand lac. On s'était arrêté à un petit restaurant du bord pour boire le café. Il fut excellent, les brioches mieux encore. On regardait les barques partir déjà chargées pour les Iles Borromées. Tantôt les pilotes nous avaient accostés, insistants. Ils faisaient leur boulot. La saison commençait qu'il n'allait pas laisser tranquille, après tant de mauvais temps, tant de pluie, de froid, et même de neige jusqu'à cet altitude pourtant fort basse déjà.

Des barques partaient ainsi sans cesse vers ces îles un peu lointaines et puis revenaient. D'autres, plus grandes, véritables bateaux, faisaient les services réguliers du lac, accostant, accueillant les voyageurs puis repartant pour se perdre à l'horizon, points noirs que l'on n'observait déjà plus.

Tandis que toi, ce que tu regardais, c'était la jeune fille qui vous avait servi. Petite, teint basané, origine asiatique, et pourtant avec un italien parfait. Elle allait et venait, sûre d'elle, bien moulée malgré sa taille presque minuscule, toute

habillée de noir. Aurais-tu pu l'épouser, te disais-tu tout en la regardant, mieux, en l'admirant. Alors voilà, une nouvelle fois, se déroulait devant toi sa destinée, celle-ci infiniment plus courte que n'était la tienne. Ainsi, alors même que toi, tu étais là-bas à te désespérer, peut-être même que sa mère n'était pas née. Et qui le sais, sa grand-mère ! Les générations passent vite, qui vous font de fillettes tout à coup des jeunes filles d'une beauté stupéfiante. Le visage à peine plat, selon le type de certaines races de là-bas, le nez court, les cheveux très noirs, mais délicieusement noués en une queue de cheval qui n'était pas loin de t'affoler. Quelle grâce, dans ce petit bout de femme dont les souliers noirs avaient des semelles roses.

Et voilà, tu lui souhaitais une vie heureuse tout en quittant l'endroit, si cela même est possible. Et tu la quittais pour ne jamais la revoir. Comme tant d'autres qui t'avaient retenu l'affaire d'un instant.

Alors nous allâmes au cœur du village, là où se trouve l'église, perchée sur une colline. Son clocher très ancien nous l'avait signalée. Là-bas était un complexe architectural d'un grand intérêt. Le chemin de croix, le baptistère et puis l'église elle-même. Avec une façade d'époques très anciennes, style roman avec toutes ses caractéristiques. L'intérieur par contre très décevant. Une nouvelle fois c'était une grotte. Tout avait été refait en une époque somme toute assez récente. Mais pourquoi donc les concepteurs avaient-ils voulu de la fausse pierre qu'ils avaient fait peindre en gris ? Tristesse, comme si cet intérieur avait été enfumé pendant des siècles, et qu'il n'était plus possible de ne rien y voir, les fenêtres étant dans le haut, donnant si peu de lumière que le tout restait dans l'ombre. La lumière du Christ, en apparence, n'avait pas pénétré jusqu'ici où l'on se plaisait dans le morbide le plus élémentaire, à y réfléchir partie essentielle de cette religion étrange qu'est notre christianisme. Des choses vous apparaissent incompréhensibles, et il vaut mieux pour vous les laisser en l'état, sous peine de vous trouvez face à des spécialistes qui n'auraient aucunement votre avis et vous la boucleraient vite fait. Il y a des spécialistes partout !

Courte visite. Seul regret, vu après coup dans la brochure consacrée à cet édifice, de ne pas avoir découvert des peintures d'un intérêt majeur, des œuvres à vrai dire magnifiques, avec, pour les personnages, cette douceur des visages que l'on l'aime tant. Est-il donc possible de passer à côté de telles œuvres sans les voir ? C'est à se roiller la tête contre les piliers de cette église. Mais est-ce après tout de notre faute si cette pénombre excessive est rebutante et décourage toute visite un peu attentive ?

Nous regagnâmes le lac. Nouveau coup d'œil sur ce paysage extraordinaire où tu pourrais rêver mille ans sans jamais te lasser et qu'enfin nous nous résolûmes à quitter.

C'est ici en vérité, l'un de ces hameaux où la pierre fut reine, l'une des plus belles d'Italie, que l'on exploitait dans les carrières de proximité. D'où la reconnaissance actuelle envers ces travailleurs de l'ombre qui ont fait la richesse de région. Ainsi une statue de pierre est bord du lac. L'homme, un marteau dans

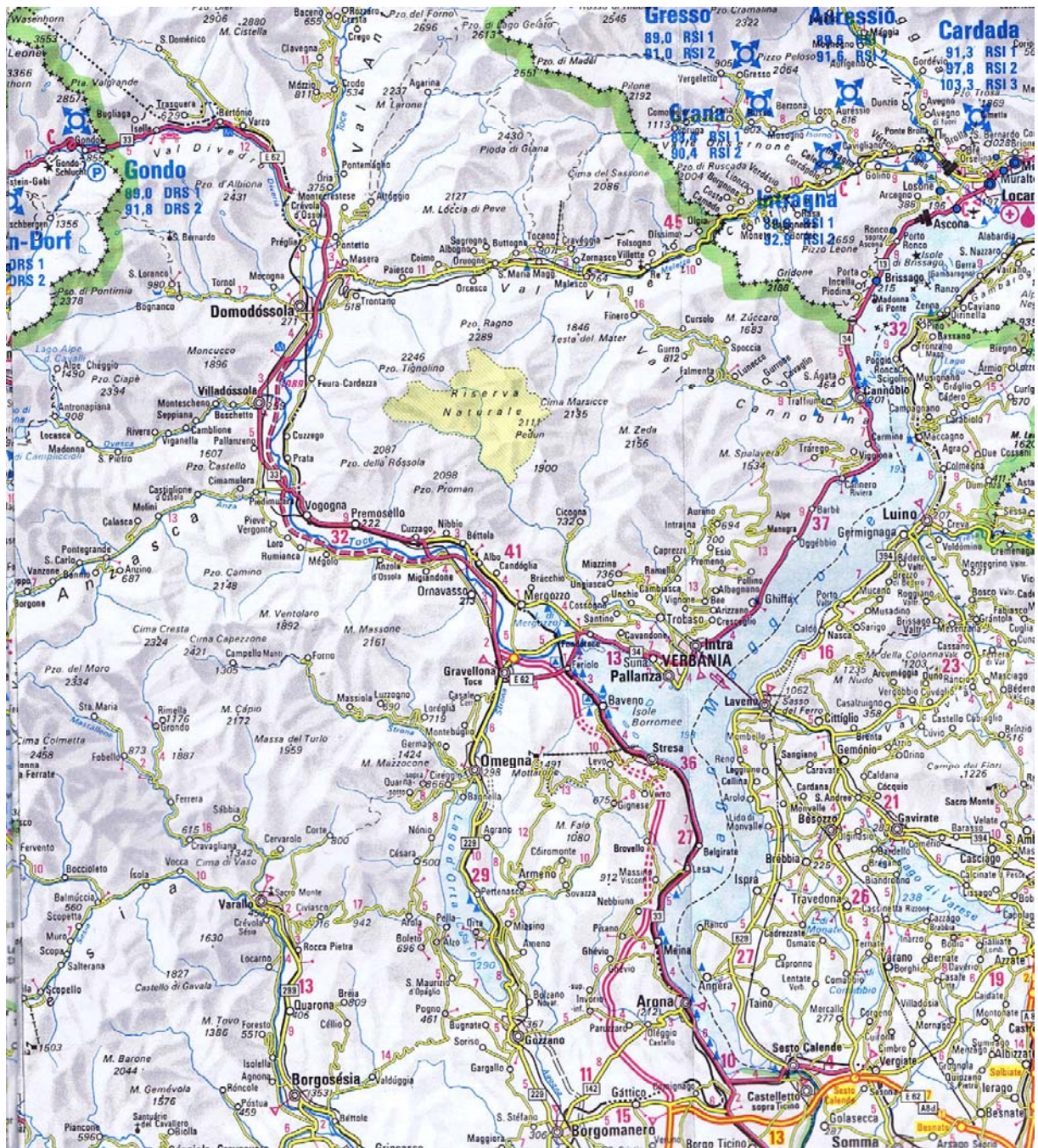
une main, le burin dans l'autre, façonne un bloc. Un parmi des millions qui quittèrent les carrières de cet arrière-pays pour aller constituer des bâtiments qui font aujourd'hui encore l'admiration des visiteurs. Des merveilles.

Savoir tailler la pierre, aussi pour nous un rêve vieux comme le monde, situation que nous ne connaissons pourtant jamais, laissant à ces artisans, véritables artistes par ailleurs, le soin de vous produire des œuvres qui ne mourront pas.

Leurs destinées à eux aussi nous interrogent. Ils ont vécu ici, ils se sont usés les mains avec leurs outils, ils ont avalé des tonnes de poussière, et en plus les salaires étaient modestes, comme si ce qu'ils faisaient était ordinaire et qu'on pouvait se permettre de les méconstruire. Triste constatation, d'un monde où la sueur des hommes compte peu, et où le paraître à infiniment plus de prix.



N'est-il donc pas beau, « mon » Lac Majeur ?



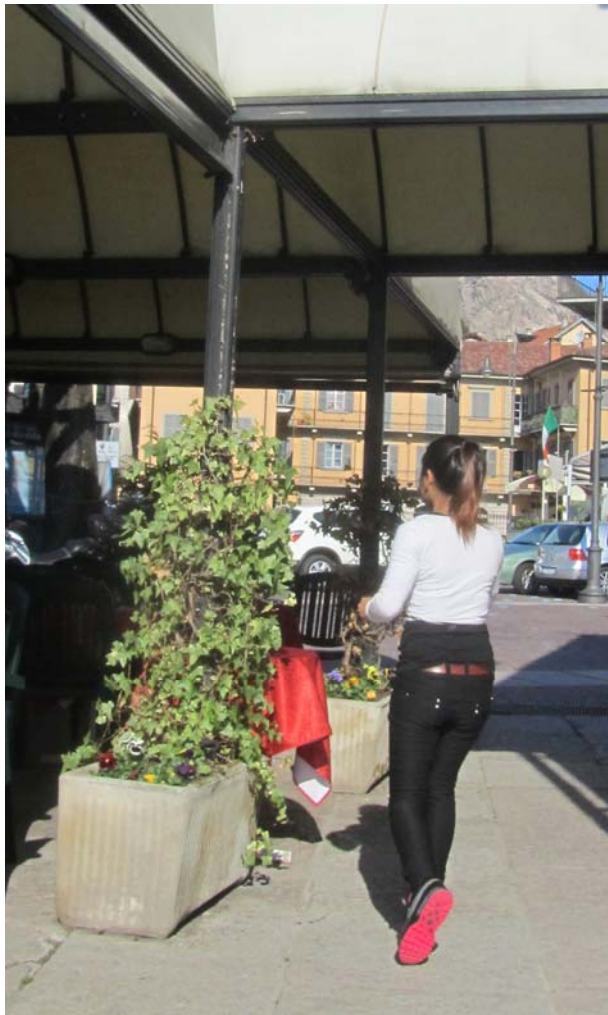


Les quais à Baveno





Combien de destinées féminines ne nous ont-elles pas retenu ?





Des maisons inhabitées comme partout ailleurs en ces vieilles cités. Et pourtant à deux pas du lac.



L'église et son vieux clocher. A droite, le baptistère.



Le chemin de croix, à gauche, le baptistère et l'église. Photo tirée de : Il complesso monumentale della chiesa prepositurale di Baveno (Novara)

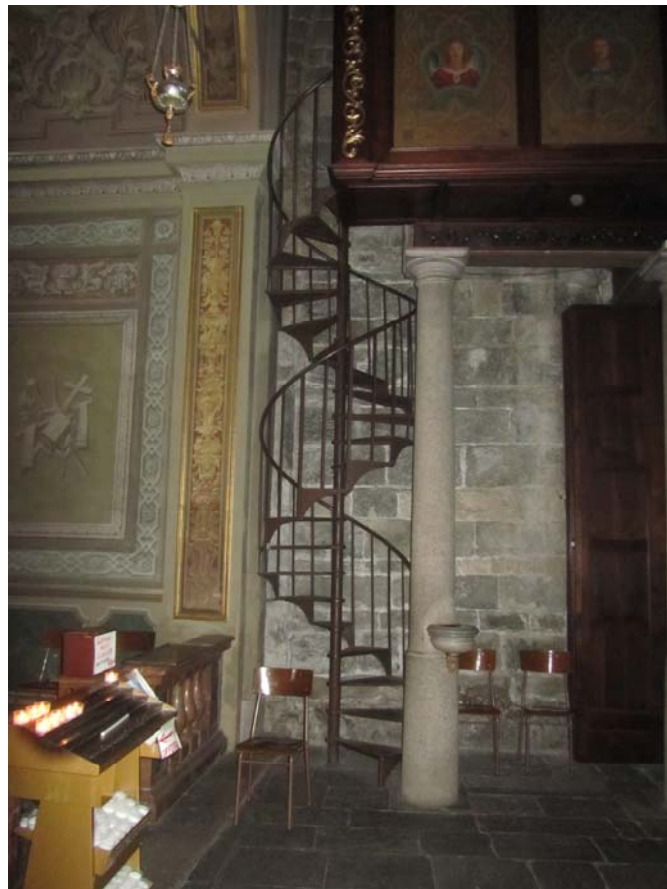


Intérieur du baptistère. Une décoration murale qui mérite le détour.





Superbe façade romane qui laissait beaucoup espérer pour l'intérieur...

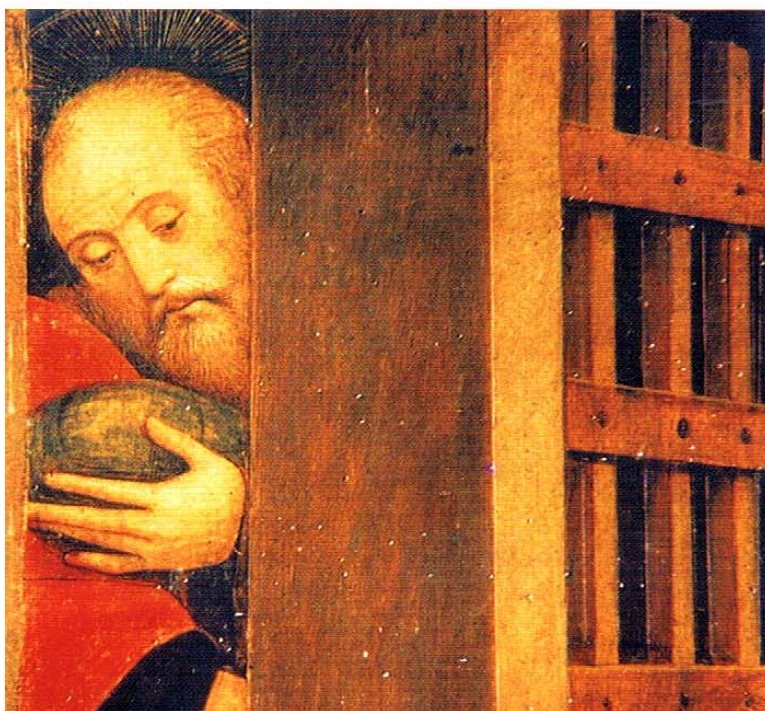


Le Tavole di Defendente Ferrari

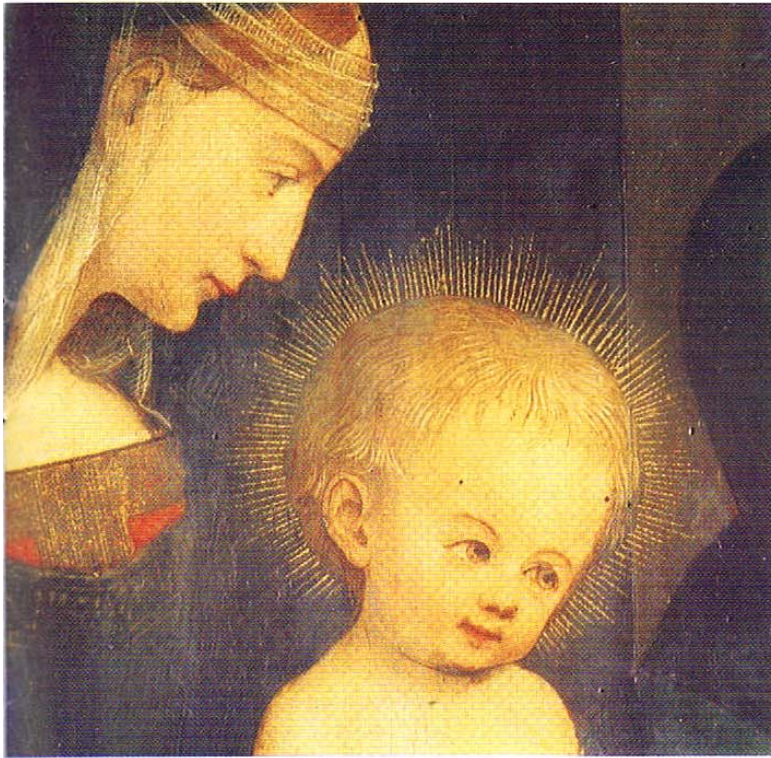
Nella cappella del Crocifisso (terza a destra) si conservano le due preziose tavole attribuite a Defendente Ferrari da Chivasso (attivo fra il 1500 e il 1535) donate alla fine del secolo scorso dall'ing. Charles Henfrey, un nobile inglese, proprietario della attuale villa Branca. Queste tavole facevano certamente parte di un trittico o un polittico e rappresentano l'Adorazione della Vergine e la Presentazione al tempio. In esse si manifesta appieno l'arte di questo pittore piemontese, che appartiene ancora al Quattrocento per lo spirito raccolto delle composizioni e per la minuzia dei particolari.

Sono due composizioni veramente mirabili:

“La Madonna dell'Adorazione è ritratta con sensibilità. Il modellato è sentito ma dolce; il fragile corpo è suggerito più che indicato sotto l'ampio panneggio, il volto e le mani delicatamente femminili, quasi sfiorate da una luce lene... Nell'altra tavola della Presentazione, la scena si imposta su un verticalismo di linee parallele. La Vergine conserva il purissimo profilo degno di un gotico fiorito. Di contro, il vecchio Simeone è avvolto in un ricco manto disegnato a fiorame d'oro antico su fondo di un rosso stinto... Tornano i colori cari a Defendente Ferrari, come nel verde cupo del manto di Maria e della devota, nel rosso del drappo di Simeone.” (G. R. Ansaldi)



Particolare della
"Adorazione della
Vergine"



Particolari della "Presentazione al tempio":
- la Vergine con il Bambino,
- il vecchio Simeone.



Deux pages tirées de l'ouvrage cité plus haut.





Vision reposante d'un lac au-dessus duquel jouent les mouettes. Région vraiment magnifique de l'Italie du nord.